

Belladonna of Sadness
Grivoiserie artistique

Jean-Marie Lanlo

Number 304, October 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanlo, J.-M. (2016). Review of [Belladonna of Sadness : grivoiserie artistique]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 16–17.

Belladonna of Sadness

Grivoiserie artistique

En 1973, Eiichi Yamamoto réalisait **Belladonna of Sadness**, troisième et dernier « animerama » d'un cycle érotique mis en chantier par Mushi Production. Après *Les mille et une nuits* et *Cléopâtre*, les producteurs nous proposaient alors une adaptation très personnelle et très 70 de *La sorcière* de Jules Michelet. **Belladonna of Sadness** était depuis peu accessible, mais nous avons maintenant la possibilité de revoir ce film visuellement splendide dans une belle copie restaurée. Si tout n'y est pas parfait, ses qualités visuelles en font malgré tout une œuvre incontournable !

JEAN-MARIE LANLO

Dès les années 60, et surtout dans les années 70, le sexe est très présent au cinéma, que ce soit aux États-Unis, en France ou au Japon (entre autres...). Cependant, le pays du soleil levant imposant des règles strictes, les cinéastes doivent se livrer à quelques stratagèmes pour ne pas montrer les poils interdits ! Le cinéma d'animation permet de contourner cette contrainte, et Eiichi Yamamoto en profite. Si Ralph Bakshi utilise aux États-Unis l'animation et l'érotisme à des fins politiques (***Fritz the Cat***, 1972) et si Picha se dirige en Belgique vers le comique graveleux (***Tarzoan, la honte de la jungle***, 1975), ce qui attire l'attention avec ***Belladonna of Sadness*** est avant tout l'approche graphique (ce qui n'est pas incompatible avec les deux autres... mais nous y reviendrons), probablement l'aspect le plus réussi du film. Nettement influencés par l'art nouveau (lui-même influencé par les estampes japonaises), certains plans évoquent

tour à tour Alfons Mucha, Aubrey Beardsley, Gustav Klimt, voire Egon Schiele. Ce mélange d'art nouveau et d'érotisme, très typique des années 70, n'est donc pas non plus sans rappeler certains bédésistes français de l'époque comme Philippe Druillet ou Georges Pichard. Cependant, si la somme de ces influences prend le risque de former un tout manquant de cohérence (ajoutons à cela une musique très 70), Eiichi Yamamoto trouve son propre style en ajoutant encore une couche à la non-uniformisation de son œuvre. Il alterne animation et mouvements de caméra sur des images fixes, mais aussi différentes techniques d'illustration, allant de l'aquarelle au collage, en passant par la gouache... tout en proposant aussi bien des plans aux couleurs riches et variées que d'autres beaucoup plus dépouillés et monochromatiques.

Malgré nos craintes, le tout fonctionne ! Le réalisateur parvient en effet à nous faire oublier ses influences et l'aspect

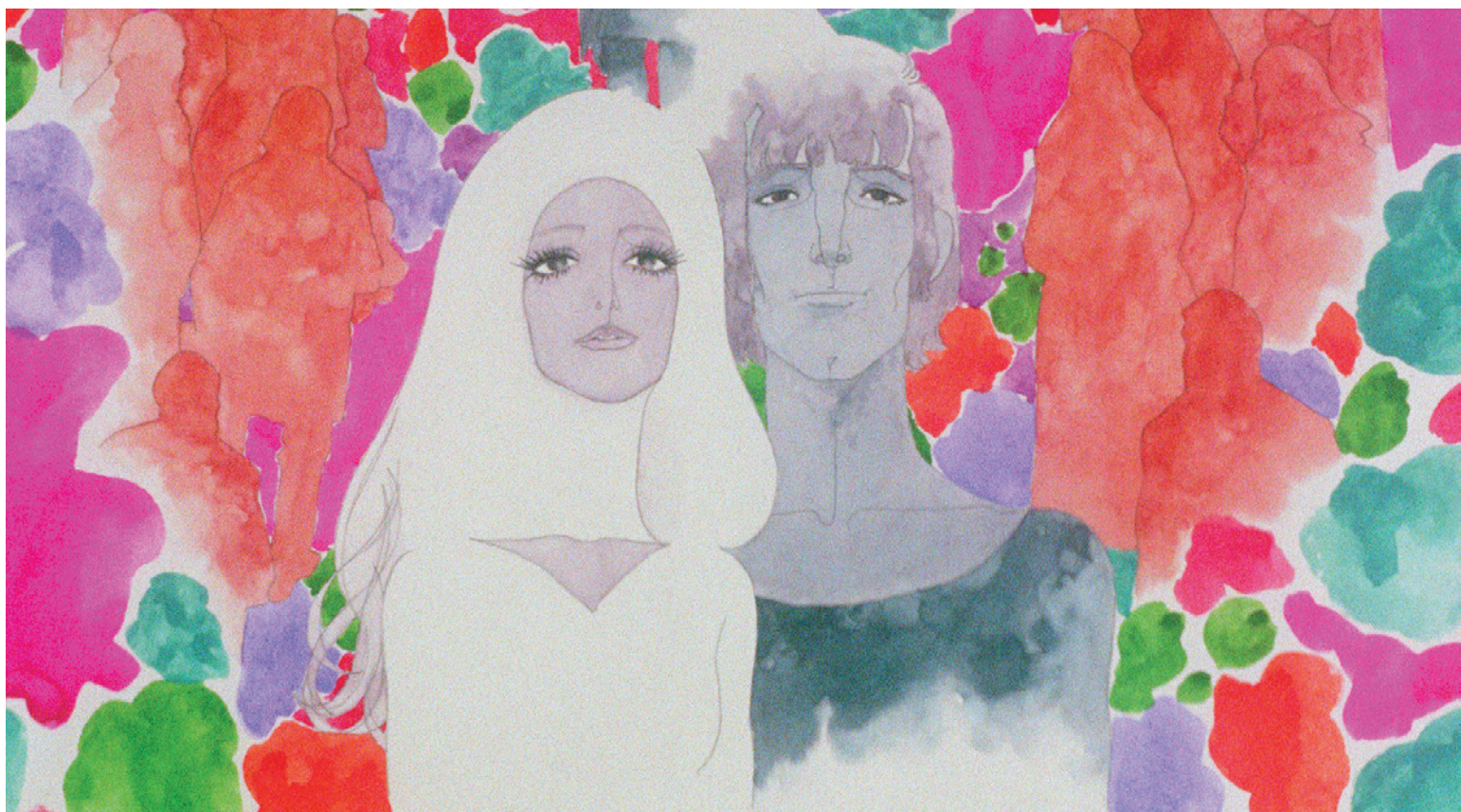


Photo : Mélange d'art nouveau et d'érotisme



Rôle ambigu de la sexualité

hétéroclite de l'ensemble en mettant toujours ses propositions graphiques au service des sentiments ressentis par son personnage. Cependant, ces bonnes intentions sont aussi une belle occasion pour proposer au public une avalanche de dessins érotiques, ce qui ne va pas sans une certaine ambiguïté. S'il prend des allures de manifeste féministe, le film est surtout l'occasion de montrer le plus de sexe possible à l'intention d'un public pas forcément porté à défendre la cause des femmes. De plus, le rôle de la sexualité est également ambigu. Le film commence par nous montrer une jeune femme qui n'a aucun contrôle sur sa sexualité (elle est déflorée le jour de son propre mariage par le seigneur des lieux). Le sexe est donc l'instrument de la tyrannie... avant d'être clairement vu comme l'instrument du diable, et enfin un outil de libération face à l'oppression.

***Belladonna of Sadness* est terrible : si l'homme fait du sexe un instrument de domination, la femme en fait un instrument de liberté absolue...**

Mais cette libération peut paraître un peu troublante. Par le biais d'une autre référence plus ancienne (cette fois, Jérôme Bosch), *Belladonna of Sadness* nous propose en effet une vision un peu extrême : parmi le déluge d'image venant illustrer une scène d'orgie, nous voyons un enfant chevaucher un sexe en érection, des rapports zoophiles avec des chiens, ou d'autres visions, plus symboliques, de sexes de femmes se transformant en animaux en tous genres (un sexe de femme béant se transforme par exemple en lion rugissant). L'interprétation que l'on pourrait tirer de *Belladonna of Sadness* est terrible : si l'homme fait du sexe un instrument de domination, la femme en fait un instrument de liberté absolue, qui n'est finalement pas si éloignée de la destruction et du chaos. Eiichi Yamamoto semble soutenir

l'importance de se libérer par tous moyens, comme s'il fallait faire table rase du passé et de toute moralité pour tout recommencer. C'est d'ailleurs ce qu'illustre de manière un peu maladroite la conclusion du film, rappelant l'apport des femmes dans la Révolution française. Leur participation à la révolution, étant implicitement vue comme le prolongement des actes de la *Belladonna* de la tristesse, on en viendrait presque à se demander si Eiichi Yamamoto n'essaie pas de nous expliquer que la partouze fut le point de départ de la prise de la Bastille ! Vraiment ?!

Derrière ce discours un peu daté que l'on peut trouver marqué par l'idéologie d'une époque hyper-libertaire, le film témoigne surtout d'une certaine hypocrisie : trouver de bonnes raisons pour montrer le sexe à tout prix. La réserve ne tiendrait pas si son usage était justifié, mais *Belladonna of Sadness* cède un peu trop souvent à certaines facilités. Certaines scènes sont ainsi plus dignes de *Tarzoon*

que d'Alfons Mucha (le diable phallique qui grossit quand il fait des allers et retours dans la main de la femme n'est pas l'idée la plus inspirée).

Cependant, nous avons envie d'excuser ces faiblesses. Si l'oppression conduit à des dérives chez la sorcière d'Eiichi Yamamoto, il en était peut-être un peu de même dans cette société du début des années 70, et donc dans son cinéma. Les excès, et la volonté d'en montrer toujours plus, quitte à en montrer trop (et surtout trop maladroitement) sont peut-être les moyens nécessaires pour se libérer d'une société trop rigide ou d'une censure trop forte. Cette petite volonté de transgression a peut-être conduit le film vers une certaine complaisance érotique ou à certaines facilités idéologiques, mais nous préférons en retenir les incroyables qualités visuelles.

Rappelons en effet que le dessin est magnifique, le mélange des techniques se fait à la perfection et certaines images sont prodigieuses (le viol qui déchire le corps en deux n'est pas une idée d'une grande originalité, mais le résultat est saisissant). Certes, la grivoiserie de certaines propositions graphiques donne au film des allures de provocation presque adolescente, avec une surexploitation de thèmes chers au cinéma de genre japonais (viol, soumission, etc.), mais ces réserves sont mineures. De plus, il convient d'admettre que d'autres provocations arrivent à leurs fins de manière impressionnante (la référence à Bosch, parfaitement intégrée à la logique narrative).

Avec *Belladonna of Sadness*, l'art rencontre le cinéma d'exploitation... mais le premier aspect est si réussi qu'on en oublie les facilités du second. Il est même probable que quelques années après le visionnement du film, ses plans nous hantent encore !

★★★★½

■ KANASHIMI NO BERADONNA | **Origine :** Japon – **Année :** 1973 – **Durée :** 1 h 33 – **Réal. :** Eiichi Yamamoto – **Scén. :** Eiichi Yamamoto, Yoshiyuki Fukuda, d'après Jules Michelet – **Mus. :** Masahiko Satô – **Voix :** Tatsuya Nakadai (Le diable), Aiko Nagayama (Jeanne), Katsuyuki Itô (Jean), Masaya Takahashi (Le seigneur) – **Prod. :** Osamu Tezuka – **Dist. :** Cinémathèque québécoise